

PRÉFACE

J'ai connu il y a longtemps un Père Blanc, déjà très vieux quand j'étais tout enfant, et qui, à la table de famille, m'impressionnait par son immense barbe blanche : c'était le P. Giacobelli, arabisant, ethnographe, grand amateur de proverbes et de généalogies, bon connaisseur d'un Maghreb qui, parce que soustrait à l'actualité, reste actuel parmi tant de changements nécessaires. Mes voyages en Orient m'ont plusieurs fois amené à Sainte Anne de Jérusalem, séminaire des Melchites, où des religieux du même ordre travaillent consciencieusement à comprendre l'Orient véridique. J'étais donc très préparé à rendre visite, il y a quelques années, au P. Demeerseman, dont j'appréciais de longue date l'œuvre respectueuse et lucide. Et c'est pourquoi j'accepte avec plaisir de préfacier ce numéro spécial d'IBLA.

À sa position centrale dans le monde islamo-méditerranéen, la Tunisie doit une complexe originalité. Africaine et maritime, à la fois d'Orient et d'Occident, elle unit ces contraires dans un organisme nerveux, harmonieux et paradoxal. Assez liée à la nature pour plonger très loin dans le terreau des civilisations successives, elle ressemble à ses vieux oliviers qu'on appelle *djedari*, parce que leur souche remonte, dit-on, à l'antique, tandis que leur feuillage sourit toujours au présent infatigable. Aussi entreprend-elle de se moderniser, l'une des premières au XIX^e siècle, parmi les nations musulmanes. Ses premiers essais constitutionnels ne sont guère moins anciens que ceux de l'Égypte, et sa renaissance littéraire, sa *nahd'a*, jusqu'ici trop peu étudiée, pourrait revendiquer la priorité dans le domaine du *d'ad*. L'éducation française affina encore en elle une intellectualité bientôt impatiente de toute contrainte, celle du passéisme comme celle de la dépendance. Aussi sa revendication prend-elle très tôt un tour historique. Le vieil olivier sahélien recommence une histoire toujours jeune.

* * *

Or cette liberté qui renouvelle la Tunisie, renouvelle aussi les tâches de l'étude. Et celle-ci, avant d'en arriver au stade

où nous la voudrions parvenue, a plusieurs paliers à franchir.

Le premier fut celui de l'exotisme. Le vieil orientalisme s'avouait sensible à la diversité des choses. Mais il la rapportait à un humanisme qui n'était autre qu'un orgueilleux étalonnage de ses propres valeurs, voulues éternelles et universelles. Cela se vérifie de *Bajazet*, mais aussi des admirables pages de Chardin sur l'Iran, ou de Volney sur l'Égypte et la Syrie.

Le second palier — mais c'est aussi une phase historique — est plus engagé, plus disputé, plus amer. L'explication scientifique, à ce moment, répond à une expansion économique et politique. La science universitaire elle-même, qui s'applique au déchiffrement du pays, est parfois gênée tant par une optique déformante que par la résistance des faits.

Le troisième stade, que j'appellerai *trans-colonial*, s'annonce plus favorable à la connaissance réciproque. Ce stade, consacré par l'émancipation politique, la Tunisie l'a atteint. Alors tombent certaines entraves qui limitaient encore l'investigation. Les citoyens accèdent à l'étude de leurs propres réalités, et cette accession, déjà efficace, sera décisive une fois franchies certaines étapes d'adaptation.

C'est dire l'intérêt de ce numéro d'IBLA où, une fois de plus, mais dans un contexte fondamentalement meilleur, des chercheurs tunisiens s'unissent aux chercheurs français pour comprendre un peu plus avant la Tunisie. (*)

Or, les trois paliers — à la fois de réalité, et de connaissance de cette réalité — que j'indiquais plus haut, se succèdent généralement dans l'évolution historique. Mais ils peuvent aussi coexister en chacun de nous. Chacun comporte sa part de vérité et d'erreur, qui réagit diversement au progrès continu de toutes ces sociétés vers l'histoire. Progrès tel, que les vérités de la phase postérieure aculent souvent celles de la phase antérieure à n'être plus que préjugés. Il nous arrive aujourd'hui,

très légitimement, de remettre en doute ou de railler des idées qui, dans la génération précédente et de la recherche et de la réalité, paraissaient définitives. Mais en nous-mêmes aussi, que de disparates ! Que d'éléments hétéroclites se composent dans les mêmes attitudes, peut-être dans les mêmes consciences, et naturellement aussi dans les mêmes milieux sociaux des mêmes pays ! Voilà pourquoi nous sommes si embarrassés dans le choix d'une méthode.

Aux difficultés d'une analyse sociologique attachée à parcourir ces paliers et à réduire ces disparates, on doit chercher un remède : celui de la compréhension historique. Le mouvement vers l'histoire était le fond même des sociétés que nous étudions, et c'est l'histoire qui fixe la signification des ensembles. Pour Gurvitch, qui a écrit, sur le débat entre la sociologie et l'histoire, des pages fort éclairantes, l'histoire commence au moment où, dit-il en substance, « la société se sent prométhéenne, c'est-à-dire prend conscience de la possibilité de choix, d'inventions, de décisions et de création, c'est-à-dire se sent apte aux manifestations les plus intenses de la liberté humaine ». Et voilà bien, en effet, ce que nous avons sous les yeux dans certains pays récemment émancipés. Cependant les obstacles qu'un tel élan rencontre sont doubles. Constantin Zurayq, dans son ouvrage récemment paru à Beyrouth, *Nah'nu wa'l-târikh*, « l'Histoire et nous », souhaite que cette histoire s'allège des poids dont elle a écrasé l'humanité orientale. Il conseille à ses compatriotes, en quelque sorte, de démystifier leur passé. A quoi s'ajoute une deuxième difficulté, donc une deuxième obligation, celle d'étendre cette démystification aux processus mêmes qui les ont fait triompher d'un double passé : celui de l'archaïsme et celui de la dépendance.

En effet, la situation coloniale avait affecté de proche en proche toutes les instances de la personne orientale. Les forces appartenant au « niveau de base », le niveau le plus intime, furent elles-mêmes touchées par la présence étrangère, et la contrainte interne qui en résulta. Elles explosent parfois, comme on sait, en violences terribles. Les psychologies collective et individuelle sont impressionnées profondément par des nécessités d'ajustement auxquelles elles ne peuvent entièrement satisfaire. Parce que la réalité leur échappe encore en grande partie. Parce

(*) Au moment de mettre sous presse, des difficultés techniques nous empêchent de joindre au présent fascicule les travaux auxquels il est fait allusion ici : nos lecteurs les trouveront dans les deux prochains numéros de la Revue. (N.D.L.R.)

que l'éducation, la culture même sont alors subies plutôt que reçues, et que l'apprentissage dans une langue étrangère dépersonnalise autant qu'il construit. Le moi entre donc simultanément en conflit avec ses acquis et ses héritages. Ce conflit, ce déséquilibre, caractérisent la dépendance. Ils pénètrent jusqu'au cœur une humanité qui se cherche dans l'espoir et la souffrance. D'où les impérieuses nécessités de changement qui, de toutes parts, assaillent les nations et les personnes une fois émancipées. Changements qui s'en prennent à la fois à l'intrusion étrangère et au legs traditionnel. Car le moi indépendant était écrasé à la fois (en même temps que formé) par l'innovation allogène et la tradition indigène, paradoxalement alliées en cela.

L'identification de contraintes intimes à un père, comme diraient les psychanalystes, les inhibitions correspondantes, la révolte contre ce père, le père traditionaliste et le père colonial, l'agressivité, les alternances d'optimisme et d'accablement qui en résultent : schéma commode, auquel je ne demande ici que sa valeur de suggestion. Car il aide à comprendre, entre autres choses, la véhémence salubre des liquidations qui interviennent à mesure que s'affirme l'indépendance. Se délivrer d'un double passé, le passé colonial et le passé précolonial, c'est, pour beaucoup de ces hommes, accéder à la réalité interne et externe, et se réconcilier avec l'Autre comme avec soi-même. Voilà pour quoi certaines colères portent des valeurs finales d'amitié.

* *

Mais cette esquisse psychologique se vérifie-t-elle dans l'histoire concrète du monde islamo-méditerranéen ?

Peut-être est-il encore possible aujourd'hui de restituer un pays d'avant le trouble. Par exemple en réveillant des souvenirs d'enfance. Car ce paradis (ou cet enfer) perdu existait encore dans la jeunesse de tel ou tel vieillard maghrébin ou oriental. Comme il était total, l'homme de ce temps-là ! Il unissait la foi islamique et le comportement arabe, et l'attachement au terroir, dans un sentiment de plénitude, de paix. Il était global, et, si l'on veut, sphérique. Entendons qu'il gravitait sur lui-même. Mais, proclamant très haut l'unitarisme divin, il

éprouvait aussi le pluralisme humain. Il le savourait dans la diversité des conditions et des fortunes, dans l'aventure individuelle, dans la délectation de l'instant, dans l'exercice charmé de son langage, dans une curiosité infinie portée aux généalogies, voyages, à toutes les diaprures par quoi se distinguent les familles, les qualités et les physionomies. Les vertus qu'il revendiquait correspondaient bien à son univers : *çabr* et *rid'a*, c'est-à-dire connivence avec le cosmique; *h'ilm*, ou longanimité aristocratique; enfin cette *murû'a*, cette *futuwwa* qui discipline l'initiative virile en pactes d'honneur.

Mais voici que ce monde clos et varié part en morceaux, sous le coup de bélier de l'Occident. L'échéance, d'ailleurs, varie dans le temps. De l'Égypte au Yémen, du Maroc à la Mésopotamie, elle a pu ou pourra n'intervenir qu'avec des décalages qui dépassent le siècle. N'importe : elle s'est produite ou se produira partout. Avec les mêmes effets ravageurs et créateurs. A ce moment-là, dans ces pays lyriques, afflue le tragique de l'époque moderne : tragique au sens le plus littéral du mot, et que nous voyons incarné dans telle figure de héros national, dans tant de destinées traquées et combattantes : prestigieuse galerie à laquelle la Tunisie ajoute à bon droit plusieurs noms.

Le héros vient en compensation du bourgeois. La prééminence que prennent, dès le début du mouvement, les bourgeoisies citadines est frappante. Elles réussissent un équilibre passager, et somme toute assez court, entre la tradition d'un côté, l'apprentissage du neuf d'autre part, la foi et la raison, l'authenticité et la modernité. Elles sont mues par un dynamisme syncrétique où tout peut s'unir, les contradictoires même, dans une espèce d'union sacrée. Le danger d'un tel syncrétisme, c'est le *nil mirari*, c'est « de ne s'étonner de rien ». Mais ses succès ne sont pas négligeables. Dans plusieurs de ces pays, il fait reculer l'impérialisme. Seulement, combien grandes ses faiblesses ! C'est l'époque où les contradicteurs de T'aha H'usayn assument des positions qui paraissent aujourd'hui dérisoires. C'est aussi, il est vrai, l'époque de la croissance du Wafd égyptien, et de la Kutla syrienne. Mais, bien qu'au mouvement national fût promise l'efficacité à terme, on ne peut nier un lien typologique profond entre la révolte bourgeoise qui l'anime encore

et les forces qu'il combat. D'où la réaction de mouvements plus jeunes.

*
**

Nous voici revenus à notre temps, dont nous étions partis.

Notre époque est celle de l'éclatement entre couches de conscience, entre sortes d'esprits, entre classes économiques et sociales. Sur le plan de la connaissance, l'Arabe commence à récuser simultanément l'idée que sa vieille génération lui avait donnée de lui-même, et l'analyse que les autres faisaient de lui. Et nous voilà conduits aux *apories* du chercheur que j'invoquais en commençant. Ces apories sont grandes devant un sujet qui s'irrite légitimement à la fois des traits par lesquels l'Occident cherche à le caractériser, en soulignant les « différences », et des assimilations non moins abusives qui viendraient nier ce qu'il garde de spécifique.

Ce débat de l'un et du divers ne lui est pas propre. Pour l'Orient comme pour l'Occident, ou — parlons plus précisément — pour la Tunisie comme pour la France, la conciliation s'avère difficile entre les justes irréductibilités d'un être et d'une chose, et le destin unitaire de la civilisation technicienne. Pour résoudre un tel conflit, l'emprunt des procédés, des outillages externes ne suffit pas. Nous sommes invités à un effort radical de réédification, donc de connaissance de nous-mêmes.

Paris, Janvier 1961.

J. BERQUE.